

Les références linguistiques aux espaces dans *Los surcos del azar* de Paco Roca : une réécriture de l'histoire ?

Linguistic references to spaces in Paco Roca's Los surcos del azar: a rewriting of history?

Sonia Fournet-Pérot

CeReS, Université de Limoges, France

Résumé : Le roman graphique *Los surcos del azar* de Paco Roca met en scène l'itinéraire du républicain espagnol Miguel Ruiz dans sa lutte contre le fascisme durant la Seconde Guerre mondiale. De nombreux espaces sont ainsi parcourus ou évoqués au fil des événements historiques mentionnés. Représentation et perception de l'espace et de l'Histoire sont donc indissociables et il semble que l'écriture de l'espace pourrait, à elle seule, réécrire l'Histoire, comme nous tenterons de le démontrer en adoptant une approche exclusivement linguistique.

Mots-clés : roman graphique, linguistique, espace, histoire espagnole, déixis.

Abstract: The Paco Roca's graphic novel *Los surcos del azar* depicts Spanish Republican Miguel Ruiz's itinerary in his fight against fascism during the Second World War. Numerous spaces are thus covered or evoked during the mentioned historical events. Representation and perception of space and history are inseparable, and it seems that the writing of space could, on its own, rewrite history, as we will try to demonstrate by adopting an exclusively linguistic approach.

Keywords: graphic novel, linguistic, space, Spanish history, deixis.

Los surcos del azar, roman graphique de Paco Roca, retrace les pérégrinations du républicain espagnol Miguel Ruiz, depuis le port d'Alicante, d'où il embarque pour fuir les troupes franquistes en 1939, jusqu'aux environs de Nancy, où il s'est définitivement installé, quelque temps après la libération et un retour en Espagne décevant. La narration, mêlant deux temporalités – le passé sous forme de flash-back et le présent depuis lequel le protagoniste retrace cette période de sa vie –, amène ainsi le lecteur à suivre un itinéraire marqué par le combat actif contre le fascisme dans lequel s'est investi Miguel Ruiz tout au long de la Seconde Guerre mondiale, itinéraire ponctué d'espaces quittés, parcourus, évoqués, convoités, dénigrés, au fil des événements historiques exposés et de la temporalité de référence. Représentation et perception de l'espace et de l'Histoire apparaissent donc comme indissociables et nous nous risquons à émettre l'hypothèse selon laquelle l'écriture de l'espace pourrait, à elle seule, réécrire l'Histoire, tantôt la reflétant, tantôt lui apportant un éclairage nouveau. Nous nous attacherons donc à analyser la nature des lieux mentionnés, avant de nous intéresser aux modalités

linguistiques de désignation ou de renvoi à ces derniers (déixis) et, enfin, à leur animation significative et symbolique. Notre approche aura en conséquence cela de particulier qu'elle s'attachera uniquement aux références spatiales de nature linguistique et laissera de côté toute considération iconographique.

1. Typologie des espaces linguistiquement évoqués

Le périple du protagoniste est jonché de mentions d'espaces, observables essentiellement dans les phylactères, mais aussi dans les rares cartouches ou, très sporadiquement, dans l'image elle-même (panneau à l'entrée des villes/villages, noms sur la coque des bateaux). Un inventaire de ces noms de lieux traversés par l'histoire laisse apparaître une apparente hétérogénéité intrinsèque, allant de la portion d'espace la plus vaste – le monde – à la plus réduite – une poignée de terre espagnole. Et quoi de plus logique ? Le conflit auquel prend part Miguel Ruiz est un conflit mondial au sein duquel il ne représente, lui, l'exilé espagnol, qu'une infime part. Entre ces deux extrêmes, sont cités, par ordre décroissant de grandeur :

- les continents africain et européen,
- de nombreux pays directement affectés par la guerre,
- des régions ou provinces,
- des unités géographiques (déserts, massifs montagneux, rivières, côtes),
- des routes,
- des villes et des villages,
- des éléments ouverts du paysage urbain (port, plage, bois, avenue, rue, place, pont, porte, Arc de Triomphe),
- des moyens de locomotion (bateau, train),
- des éléments clos du paysage urbain (Prison, Château, Mairie, Préfecture, Hôtel, maison, salle de réception).

Une analyse approfondie démontre que les lieux mentionnés s'inscrivent essentiellement, par ordre décroissant d'occurrences rencontrées, en France, en Espagne, au Maghreb et en Angleterre. La libération de Paris étant l'objectif militaire ultime de la deuxième division blindée à laquelle appartient la Nueve (9^e Compagnie du Régiment de Marche du Tchad) dont Miguel Ruiz, connu aussi sous le nom de Miguel Campos, était l'un des membres, cette prédominance des références à la France semble se justifier. Le temps passé dans les camps de réfugiés ou de travail sahariens et d'entraînement marocains, puis au combat au cours de la Campagne de Tunisie, classe logiquement les pays du Maghreb avant l'Angleterre, où les troupes ne se sont guère attardées. Le statut de siège des Forces Françaises Libres pourrait cependant expliquer que l'évocation de cette dernière s'avère malgré tout notable. La proportion de références aux territoires français, maghrébin et anglais correspond par ailleurs au nombre de pages allouées à la présence du protagoniste en ces différents lieux. Reste l'Espagne. Alors que moins d'une dizaine de pages se déroule sur le sol espagnol, quatre-vingt-quinze termes s'y réfèrent directement contre cent-quatorze pour la France. Si elle brille par son absence physique, elle est cependant omniprésente dans le discours des exilés, pour qui le combat contre le fascisme, s'il passe par la libération de Paris et la victoire contre

l'Allemagne, doit aboutir à la libération de l'Espagne et à la déroute du franquisme. C'est toute la problématique du déracinement qui transparait à travers ces évocations incessantes d'une Péninsule ibérique lointaine mais si magnétique.

Il n'est donc pas étonnant que les espaces mentionnés soient majoritairement de simples lieux de passage, qu'ils symbolisent une frontière (le littoral, les Pyrénées) ou une voie de transition (routes, avenues, rues, ponts, bateaux, trains), marquant non seulement l'instabilité du soldat pendant la guerre, mais aussi cette quête constante de l'exilé nostalgique de sa patrie. En attestent également le ballet incessant des verbes « *llegar* » et « *salir* », très fréquemment associés aux lieux évoqués.

Le parcours du réfugié et du combattant n'est par ailleurs composé que d'espaces collectifs, le plus souvent publics, ne laissant aucune place à l'individualité ni à l'intimité¹, traduisant l'effacement de l'individu derrière un corps militaire, un combat commun et une idéologie. Il est d'ailleurs significatif que les deux lieux où Miguel Ruiz/Campos retrouve son statut d'individu – la chambre qui abrite ses ébats avec Estrella et la ville française où il a choisi de s'installer après la mort la jeune femme – ne soient jamais linguistiquement codifiés et apparaissent comme des espaces linguistiques fantômes. Il ne s'est jamais remis de cet amour mort-né et a choisi de reprendre le nom de Ruiz après sa désertion de la Nueve, au sein de laquelle il se faisait appeler Campos, pour une tentative finalement avortée de libérer son propre pays. La volonté de taire ces espaces de l'intime pourrait à la fois dénoncer l'illusion qu'ils incarnent – illusion du bonheur et illusion d'une identité empruntée –, la volonté d'enfouir un passé douloureux et l'insignifiance d'un retour à une réalité ordinaire, ne participant plus d'événements historiques influant sur la vie de la communauté. Les espaces en marge, non parcourus par l'histoire, sont donc présentés comme inconsistants, ne méritant pas d'être nommés.

Ceux engendrés par les circonstances historiques sont également exclusifs : le Corps Franc d'Afrique et la Nueve sont ainsi des lieux à part entière², nés avec la guerre, à la fois mobiles, car sillonnant tous les autres espaces, et fixes, le régiment apportant au soldat une stabilité dont ses errances le privent. Le cœur du combat, espace également généré par le conflit, s'exporte lui-aussi d'un lieu à l'autre au gré des tensions et en vient potentiellement à se confondre avec l'ensemble des territoires affectés par la Seconde Guerre mondiale. S'ils limitent la liberté de mouvement et mettent régulièrement en péril la vie de ceux qui circulent en leur sein, ces espaces sont aussi la seule garantie de leur participation à l'Histoire. En effet, le choix de Miguel d'abandonner la lutte implique inéluctablement sa disparition de la scène historique, renforçant l'idée selon laquelle les espaces de l'Histoire représentée linguistiquement évoqués sont, dans le roman, nécessairement belliqueux.

Mais ce passé enfoui n'est pas perdu car il reste contenu dans un espace réduit : la boîte à souvenirs du vieil homme. Elle s'avère essentielle dans la mesure où elle matérialise la relation entre cet avant occulté et un présent dans lequel un personnage prénommé Paco – double de l'auteur – aurait retrouvé la trace de

¹ La seule pièce à laquelle il est fait référence est la salle de réception de l'Hôtel de ville de Paris, où se sont regroupés des résistants à la Libération.

² En atteste leur incorporation au discours par la préposition « en », qui marque alors un rapport d'intériorité dans l'espace, et l'usage de déictiques spatiaux pour s'y référer.

l'ancien combattant et aurait obtenu une entrevue pour faire la lumière sur l'histoire oubliée de ces républicains espagnols qui ont participé à l'avènement de la France Libre. Cet espace de liaison est fondamental, car les deux temporalités évoquées correspondent à deux niveaux narratifs bien distincts dans le roman graphique. Le présent, où dominent les gris et un graphisme épuré, est ainsi le temps du récit, par Miguel Ruiz, de l'histoire à laquelle il a participé entre 1939 et 1945. Le passé, coloré et à l'iconographie plus complexe, surgit quant à lui sur le mode du flash-back et immerge le lecteur directement dans l'histoire du personnage, affranchie de tout philtre narratif.

La relation spatiale et affective entre le/s locuteur/s et les différents lieux historiques mentionnés, matérialisée par l'emploi des déictiques spatiaux, au nombre de cent-dix, pourrait contribuer à marquer linguistiquement l'opposition entre ces deux temporalités.

2. La déixis spatiale, un révélateur de la relation du locuteur à l'espace

Les déictiques qui retiendront notre attention ici permettent de désigner l'espace (adverbes de lieu) et, plus rarement, dans l'espace (adjectifs et pronoms démonstratifs). Avant d'aller plus loin dans notre analyse, il convient de rappeler très brièvement le système de la déixis spatiale espagnole, tel qu'il apparaît dans l'ouvrage étudié. Adverbes et démonstratifs suivent une organisation ternaire de l'espace ou dans l'espace, soit, respectivement : « aquí » / « ahí » / « allí » et « este », « ese », « aquel » et leurs variantes suivant ce que Salazar (1989), dans son étude des déictiques spatiaux de l'espagnol, présente comme une échelle de proximité / éloignement, « aquí » et « este » étant du côté de la proximité, « allí » et « aquel » de celui de l'éloignement et « ahí » et « ese » occupant des points intermédiaires relativement flous. Si nous synthétisons au maximum, ce qui n'est guère aisé vu la complexité du phénomène, nous pourrions dire que les déictiques de première et de deuxième distance expriment une continuité spatiale, les premiers (« aquí » / « este ») pouvant se référer à une enceinte englobante au sein de laquelle se trouve le sujet parlant, ou à un contact avec l'objet (au sens large du terme), alors que les seconds (« ahí » / « ese ») renverraient plutôt à une localisation dans une proximité contigüe ou à une proximité sans contact avec un objet. Les déictiques de troisième distance (« allí » / « aquel »), en revanche, marqueraient nettement une discontinuité spatiale ou se réfèreraient à un objet à la limite de l'espace perceptible.

Qualifiés par Milner (1976) ou Kleiber (1981) d'expressions « référentiellement non-autonomes », l'interprétation de ces déictiques spatiaux apparaît en effet entièrement subordonnée au *hic et nunc* de leur énonciateur, d'où l'indispensable prise en compte du contexte, rappelée par Salazar (1989). Or le contexte, dans notre corpus, n'est pas homogène, car il varie selon la temporalité évoquée. Ainsi, dans le présent, l'espace de référence, celui dans lequel évoluent les locuteurs, est fixe : il se situe en France, dans une petite ville des environs de Nancy, à quelques kilomètres d'Hablainville (« Hablanville » dans le texte). Les occurrences de démonstratifs de première distance renvoient systématiquement à cette ville ou à la France comme enceintes englobantes et ce quel que soit le locuteur (Miguel ou Paco). En revanche, dans le passé, l'espace de référence est mouvant, instable, se renouvelant à chaque déplacement des locuteurs et pouvant même varier d'un locuteur à l'autre, si ceux-ci se situent dans des lieux distincts en cas de discours

enchâssé (nous pensons notamment au discours de De Gaulle reproduit dans un journal et lu à voix haute par l'un des camarades de Miguel Ruiz : le « ici » du Général ne correspond pas à celui du lecteur et de ses compagnons). Cette inconstance du point de référence désoriente parfois le lecteur, qui se perd dans les méandres de ces mouvements incessants d'un lieu à un autre, le « ici » n'étant jamais le même³. Cette sensation d'égarement, de perte des repères spatiaux fait certainement écho à celle expérimentée par les soldats en territoires inconnus, soldats dont le lecteur voit justement le commandement recourir à plusieurs reprises à des plans, pour déterminer un itinéraire ou localiser des cibles militaires, autrement dit, pour tenter de pallier la désorientation. L'usage des déictiques spatiaux est donc à l'image de l'histoire représentée : le présent, dans un pays en paix, stationnaire, sédentaire, établi, tranche avec le passé, affecté par la guerre, nomade, incertain, aléatoire.

Le sujet exposé est pourtant le même : la Seconde Guerre mondiale, vécue, de l'intérieur, par un républicain espagnol. Mais les deux traitements narratifs de cet événement historique influent sur la déixis spatiale. Dans la temporalité associée au présent, l'ancien combattant relate des faits remontant à plus de soixante-dix ans et a donc recours aux temps du passé : prétérit et imparfait, temps auxquels s'adaptent les déictiques, essentiellement de troisième distance, qui expriment non seulement une discontinuité spatiale entre la petite ville de Meurthe-et-Moselle d'où s'exprime le locuteur et les espaces cités, mais aussi une discontinuité temporelle entre l'actualité et l'antériorité. Dans la temporalité associée au passé, l'histoire n'est pas contée, mais vécue par les locuteurs, au présent et au futur. Il n'y a pas de discontinuité temporelle, chaque intervenant s'exprimant depuis son présent pour parler de ce présent ou d'un futur qu'il espère proche. Les déictiques y sont donc strictement spatiaux et peuvent parcourir l'intégralité de l'échelle proximité / éloignement. Cette dichotomie récit / vie est également mise à jour par la fonction des adjectifs et des pronoms démonstratifs en particulier : dans le présent, ils sont anaphoriques et ont donc une fonction de reprise d'un élément préalablement cité, appartenant au contexte ou au savoir partagé, alors que dans le passé, ils expriment la monstration et désignent donc simplement un objet dans l'espace par rapport à la position du locuteur. Dans le premier cas, nous sommes dans le rappel, dans le déjà-dit, déjà-vu, le connu (« Ayer me contaba cómo salieron de España a bordo de **aquel** barco minero », p. 47 ; « Mientras que nosotros estábamos en **aquellos** campos, Granell se había unido a la resistencia en Orán », p. 83), alors que dans le second, nous sommes dans l'instant, l'inconnu, l'action (« Tenemos que subir a **ese** barco [bateau que nous voyons arriver dans le port, devant nous] », p. 15 ; « En cuanto se corra la voz de que hemos llegado, **esta** plaza se va a animar mucho [place de l'Hôtel de Ville de Paris sur laquelle le locuteur se trouve] », p. 277). Ce sont les portraits de deux époques différentes que dessinent à grands traits les fonctions déictiques : une époque passée active, constructive, tournée vers le présent et le futur, et une époque présente passive, contemplative, qui regarde vers le passé, comme en témoigne également la proportion du type de déictiques

³ Le plan que consulte sans succès Paco pour se rendre chez Miguel (voir p. 20) pourrait préfigurer la complexité des déplacements qui vont être contés et que le journaliste ne pourra déchiffrer qu'avec l'aide du vieil homme. Il en irait de même pour les cartes explicatives (voir p. 90-91).

Toutes les pages citées dans ce travail non accompagnées d'un nom d'auteur correspondent à notre corpus, *Los surcos del azar*.

allouée à chaque temporalité. Les flash-backs privilégient ainsi, dans 74 % des cas, la proximité maximale, alors que les plongées dans le XXI^e siècle donnent la primeur à l'éloignement maximal pour près de 80 % des occurrences. Le statut de passerelle de la boîte à souvenirs est parfaitement traduit par la déixis : dans une temporalité qui privilégie la distance maximale pour remémorer le passé, son contenu est systématiquement localisé par un « aquí », adverbe désignant des objets avec lesquels le locuteur est en contact (boîte qui se trouve sur ses genoux, puis photo qu'il tient à la main) et métaphorisant linguistiquement la permanence ou la résurgence du passé contenu dans l'objet au sein du *hic et nunc* actuel du locuteur.

La distance spatiale induite par le choix du déictique est d'ailleurs tout à fait subjective et, en conséquence, apte à s'adapter au pathos du locuteur, puisque, comme le démontre Salazar :

le sujet fait part à travers le déictique de sa relation en même temps spatiale et affective avec l'objet référé ; si l'éloignement ou la proximité réels et la distance affective ne coïncident pas, le locuteur opère une sorte de déplacement dans l'échelle proximité-éloignement, qui lui permet, tout en montrant l'objet de montrer également ses sentiments envers l'objet (Salazar, 1989 : 163).

Le locuteur peut donc décider de rapprocher de lui un espace ou un objet dans l'espace pour lequel il a une affection particulière. Les incursions au temps de la Seconde Guerre mondiale présentent une occurrence de ce type, où l'adverbe de deuxième distance permet d'accentuer la proximité entre le locuteur et un espace non perceptible qui devrait requérir l'emploi de l'adverbe de troisième distance. Dans le reste de l'œuvre, « ahí » est en effet utilisé pour exprimer une contiguïté spatiale, une proximité sans contact : c'est le cas lorsque Fermín ne peut se résoudre à abandonner son frère, tombé sous les balles ennemies à quelques mètres de lui : « No puedo dejar a mi hermano **ahí** » (p. 238), ou quand Miguel pointe du doigt le journal où est retranscrit l'appel de De Gaulle que vient de lire un camarade : « **ahí** tenéis a uno que tampoco se rinde ante el fascismo » (p. 67). En revanche, dans le cas qui nous intéresse, l'espace auquel le locuteur se réfère n'est ni visible, ni contigu : alors qu'ils gagnent l'Écosse depuis le Maroc à bord du Franconia, Miguel évoque la probable proximité des côtes espagnoles, ce à quoi Fábregas répond : « Es difícil saberlo con esta bruma. Debe estar **ahí** enfrente. » (p. 163). La Péninsule ibérique n'est pas proche ou perceptible au point de justifier l'emploi d'un démonstratif de deuxième distance, lequel mettrait donc à jour un rapprochement spatial traduisant une volonté de rapprochement affectif de cette patrie qu'ils rêvent de retrouver. Le récit du vieux républicain pourrait peut-être, quant à lui, fournir un exemple non plus de rapprochement mais d'éloignement affectif d'un espace, à la fin du roman, au moment où Miguel fait part à Paco de son difficile retour en Espagne après la mort d'Estrella (p. 313) :

Miguel: "Me sentí utilizado, asqueado con Francia y me volví a España."

Paco: "Pero no se quedó en España."

Miguel: "No soportaba ya vivir allí. **Aquella** España era muy diferente a la de antes de la guerra."

À première vue, l'emploi de l'adjectif démonstratif de troisième distance peut sembler parfaitement approprié du fait de l'utilisation d'un adverbe de troisième

distance (« allí ») également dans le cotexte immédiatement antérieur. Le locuteur aurait cependant pu recourir à « esa », pour exprimer une anaphore discursive reprenant les occurrences précédentes du nom propre et/ou pour l'opposer à une Espagne encore plus lointaine, « la de antes de la guerra », citée dans le cotexte immédiatement postérieur. Ce choix de privilégier la distance maximale pourrait manifester le rejet d'un pays qui ne correspond plus à l'idéal républicain pour lequel le locuteur s'est battu et qu'il aspirait tant à retrouver. Cette interprétation pourrait être renforcée par l'absence de référence à l'Espagne par le biais d'un déictique de première distance au-delà de la p.15. En d'autres termes, en dépit d'un retour du protagoniste sur sa terre natale cinq ou six années après avoir fui l'armée franquiste, aucun flash-back ne vient offrir, au regard du lecteur, ces retrouvailles décevantes, ce qui exclut, corrélativement, toute possibilité d'identification de l'Espagne franquiste au *hic et nunc* de l'énonciateur et creuse davantage encore le fossé entre l'Espagne perdue, rêvée, et l'Espagne retrouvée, méprisée⁴, entre passé et présent.

La nature des déictiques employés, leur fonction et leur capacité à véhiculer les sentiments du locuteur envers le lieu référé sont autant d'éléments linguistiques qui accentuent la perception antinomique de l'espace selon les temporalités observées. L'Histoire influe donc sur l'appréhension que le locuteur a de l'espace, mais cet espace n'est pas uniquement nommé, désigné, évoqué, évalué au gré des événements historiques, il est également apte à s'animer pour prendre part à l'Histoire.

3. Quand l'espace prend vie

Un premier procédé d'animation de l'espace résulte de la tradition de donner un nom aux véhicules militaires. L'Histoire officielle a essentiellement retenu ceux inscrits sur les trois premiers chars entrés dans Paris⁵, toponymes à forte connotation française, se référant à des batailles napoléoniennes : Montmirail, Romilly et Champaubert, cités dix fois au total dans notre corpus. Ces chars d'assaut appartenaient à la première section de la 2^e compagnie du 501^e Régiment de chars de combat, laquelle était intégrée à la 2^e Division blindée de Leclerc. Les Espagnols de la Nueve accompagnaient ces trois chars mais étaient, quant à eux, des fantassins et se déplaçaient en halftracks dont la plupart portaient des noms de batailles de la Guerre d'Espagne : nous avons relevé Madrid, Teruel, Guadalajara, Santander, El Ebro, qui représentent vingt-et-une occurrences. L'un de ces blindés portait également la mention « Tunisie 43 », en référence à la Campagne d'Afrique à

⁴ Cette volonté d'éloigner de soi un espace ou un objet dans l'espace qui inspire une certaine aversion est également révélée par l'exploitation du neutre « aquello » pour se référer au camp près de Béchar, en Algérie, où les exilés espagnols furent transférés après la victoire allemande en 1940 (p. 69) :

Paco: "¿Cómo eran los campos de trabajo a los que los llevaron?"

Miguel: "**Aquello** ya no eran campos de trabajo. Eran verdaderos campos de concentración."

À l'éloignement maximal, s'ajoute ici le choix du neutre qui insiste sur une indétermination du contenu rapporté (SCHMIDELY, 1978 : 2) et souligne la volonté du locuteur de mettre davantage encore à distance la réalité à laquelle il se réfère en ne lui conférant aucun contour précis et identifiable : la discontinuité spatiale et temporelle est renforcée par la discontinuité linguistique avec l'objet référé (« los campos de trabajo »). Ce rejet est confirmé par le cotexte immédiatement postérieur : l'espace est difficilement nommable car il est identifié à une horreur sans nom : les camps de concentration.

⁵ En atteste l'extrait du journal *Libération* présenté (voir p. 274).

laquelle avaient participé nombre des membres de la Nueve. Apparaissent donc comme dominantes les références à l'Espagne, pas à n'importe quelle Espagne, mais à celle ayant combattu le fascisme : « Eran las ciudades donde los republicanos habíamos combatido a Franco. » (p. 151), précise Miguel. La présence de ces toponymes espagnols sur les halftracks matérialise et proclame la participation active de l'Espagne républicaine à la libération de la France du joug allemand. Les mentions de ces dénominations connaissent en effet une évolution au fil des pages : si l'on voit le plus souvent apparaître les toponymes peints à l'avant des véhicules, à partir de la page 265 et à quatre reprises, ces noms propres sont mentionnés directement dans les phylactères et précédés de l'article défini « el », lequel en fait de véritables substantifs de discours, identifiant ainsi camion blindé et espace : « Que **el Guadalajara** se adelante para asegurarse. » (p. 265) ; « ... **el Guadalajara** fue detrás de aquel armenio y su destartalada moto. » (p. 266) ; « Allí estaba detenido **el Guadalajara**. » (p. 266) ; « Justo detrás de la comitiva de De Gaulle irán a la derecha Les Cosaques y **el Madrid**. » (p. 284). L'espace se voit doté ici de la mobilité de son support, comme en attestent les verbes « adelantarse », « ir (detrás de / a) » et « estar detenido », et renvoie implicitement, par métonymie, aux soldats se trouvant à son bord et contribuant à lui donner vie. Ces mots inertes sur des pare-chocs deviennent progressivement des armes de guerres mobiles, allégories de la lutte des antifascistes espagnols au sein de l'armée de la France libre.

Le mécanisme métonymique affectant l'espace est par ailleurs fréquemment poussé jusqu'à la personnification. Ce phénomène, qui n'a rien d'exceptionnel, affecte quatorze références spatiales de notre corpus et concerne essentiellement des pays – la France à huit reprises, l'URSS par deux fois et l'Angleterre dans un seul cas de figure – et une ville – Vichy. L'espace y est systématiquement utilisé pour désigner les gouvernements, les dirigeants politiques, en d'autres termes, les décisionnaires responsables du cours que prend l'Histoire. Citons « A Francia le ha faltado tiempo para legitimizar el gobierno de Franco. » (p. 50) ; « ¿Y qué pasó con ustedes cuando Francia firmó el armisticio? » (p. 65) ; « [...] los gobiernos coloniales dejaron de ser fieles a Vichy [...]. » (p. 92). La personnification est rendue manifeste par l'emploi de verbes requérant un sujet animé humain, tels que « querer », « firmar », « dar de comer », « reescribir », « apoyar », « hablar ». Le contexte nous permet également de comprendre les formulations « estaba decepcionado con Francia » (p. 312) ou « asqueado con Francia » (p. 312) comme ne se référant pas à l'espace géographique mais bel et bien à la tête du pays qui a finalement renoncé à intervenir en Espagne après la Libération. Quel que soit l'exemple observé, ces lieux métonymiques sont toujours présentés comme agents, directement (on mentionne un agissement) ou indirectement (on indique ses conséquences sur le locuteur). Proportionnellement, l'action des dirigeants français est particulièrement mise en évidence, ce qui pourrait s'expliquer à la fois par le fait qu'elle est au centre de l'événement historique exposé et qu'elle s'avère également décisive quant à la libération de l'Espagne, qu'appellent de leurs vœux les exilés républicains. La référence spatiale au pays permet donc, dans les cas de figure que nous venons d'évoquer, de désigner les représentants politiques officiels de ce dernier, représentants décideurs, pleinement agents de l'histoire.

Mais il y a une occurrence bien différente qui s'attache cette fois à rattacher le pays, non plus à ses autorités, mais à sa population. Elle est prononcée par un SS agonisant, tombé sous les balles de la Nueve dans le Château d'Ecouché : « ... Te-tenemos un arma. Una nueva arma... Un arma misteriosa cuya potencia os aniquilará. Destruirá a Inglaterra y a Rusia » (p. 219). L'organisation syntaxique de l'énoncé ne place plus les références spatiales, ici l'Angleterre et la Russie, en position d'agent, mais de patient, puisqu'elles forment un syntagme nominal complément d'objet direct du verbe « détruire », complément précédé ici de la préposition « a ». La présence de cette préposition est déterminante, car elle permet de clarifier le type de lien qui unit sémantiquement l'agent, l'action et le patient. Darbord, Pottier et Charaudeau (1994 : 247) conviennent que :

[L]e contenu sémantique de cette préposition étant dynamique [...], sa présence a pour effet d'accroître le dynamisme (la force, l'effectivité, l'impact) de l'action et, par voie de conséquence, elle met en évidence le degré d'activité de l'agent et de *spécificité* du patient qui devient bénéficiaire ou victime de cette action.

Dans la mesure où l'officier nazi recourt au verbe « détruire », la nature sémantique de l'action est de fait active – activité renforcée par le cotexte immédiatement antérieur : « os aniquilará » – et justifie l'emploi de la préposition, en théorie non requise avant un patient identifié à des pays, exprimant par nature la globalisation d'un espace. L'emploi de la préposition contribue ici à un effet de personnification – la règle simplifiée voulant que l'on emploie cette préposition devant un COD de personne –, identifiant l'Angleterre et la Russie à une somme d'humanités, désignées comme vulnérables, et permet donc de les assimiler métonymiquement à la population. La nature de la personnification est fonction du point de vue : là où les antifascistes voient les pays alliés comme des acteurs diplomatiques, leurs ennemis sembleraient les réduire à l'objet d'un génocide. L'animation des espaces amène donc à confronter les deux camps pour mieux critiquer l'idéologie combattue : la sauvagerie menaçante se heurte à la politique stratégique ; la barbarie, à la civilisation. Mais quel que soit le cas de figure, ces personnifications sont aussi étroitement liées au contexte belliqueux et à ses enjeux : la guerre n'est pas une affaire d'individualités mais de communautés rattachées à des territoires. La mention de la nation d'appartenance l'emporte ainsi sur toute autre considération, mettant à jour l'exacerbation des sentiments patriotiques et l'incarnation étatique d'un peuple. Les espaces prennent vie et participent à la guerre, symbolisant à la fois l'union et l'effacement des individus qui combattent en leur nom ou qui les occupent et concourant de ce fait à renforcer le propos du roman autour de ces républicains espagnols oubliés, négligés au profit des stratégies politiques qui les dépassent. Le fait que les toponymes symboles de la lutte républicaine espagnole n'accèdent jamais à la personnification pourrait en être une preuve patente : ils s'animent, certes, mais restent des instruments de la libération de la France ; noms de villes, de fleuve, représentant une Espagne fragmentaire, jamais ils n'entrent en concurrence avec ceux de pays, vecteurs d'une communion bien supérieure, influente et décisionnaire.

Conclusion

Le traitement linguistique des espaces est en tout point conforme au propos du roman graphique de Paco Roca : mettre en lumière la participation méconnue des

républicains espagnols à la Seconde Guerre mondiale. Les lieux mentionnés, désignés et animés dans le texte offrent un portrait de ces combattants parcourant ou évoquant des pays affectés par le conflit, menant une vie nomade, collective, périlleuse, imprévisible, une vie au jour le jour, en totale déconnexion avec l'époque où se déroule la rencontre entre Paco et Miguel, une vie d'investissement absolu pour rendre sa liberté à un pays qui n'est pas le leur. Ils insistent également sur la douleur de ces exilés, sur leur désir de retrouver la patrie qui les a vus naître et sur l'espoir de la libérer du franquisme pour rétablir l'idéal républicain qui guide leur combat. Ils révèlent, enfin, l'échec de cet objectif, les engagés espagnols se trouvant abandonnés par les puissances alliées en dépit de leur participation active à la guerre ; forces trop faibles pour imposer une action militaire aux vainqueurs, ils ne rétabliront pas la république et l'Espagne ne sera plus jamais la même à leurs yeux. Le nom d'emprunt du protagoniste résume à lui seul cette histoire réécrite par l'écriture des espaces, car Campos est un substantif polysémique renvoyant potentiellement à un espace de terre ouvert – l'Espagne libre – ; Campos, c'est la terre que l'on peut sillonner – « los surcos del azar » –, cultiver, faire fructifier – l'Espagne républicaine – ; Campos, ce sont les camps de réfugiés et de concentration – Morand, Béchar, où séjournent nombre d'Espagnols ayant fui le régime franquiste – ; Campos, ce sont les camps d'entraînement militaire – Sidi Feruch, Temara, où sera formée la Nueve – ; Campos, ce sont les champs de bataille et l'armée elle-même – lieu d'asile des exilés –. Campos, c'est également un pluriel, qui pourrait, en conséquence, rappeler que l'histoire vécue par Miguel n'est pas l'histoire d'un seul homme, lui conférant, par là même, le statut de symbole. Campos, c'est, enfin, un nom auquel le protagoniste renoncera lorsque s'éteindra l'espoir d'une Espagne républicaine, le contraignant à rester hors champ et, inéluctablement, en marge de l'Histoire.

Bibliographie

- CARBONERO CANO, P. (1979): *Deixis espacial y temporal en el sistema lingüístico*. Sevilla: Universidad de Sevilla.
- CIFUENTES HONRUBIA, J. L. (1989): *Lengua y espacio. Introducción al problema de la deixis en español*. Alicante: Universidad de Alicante.
- KLEIBER, G. (1981) : *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*. Paris : Klincksiek.
- MILNER, J.-C. (1976) : « Réflexions sur la référence ». *Langue Française*, 30, pp. 63-73.
- POTTIER, B., Darbord, B. & Charaudeau, P. (1994) : *Grammaire explicative de l'espagnol*. Paris : Éditions Nathan.
- ROCA, P. (2014): *Los surcos del azar*. Bilbao: Astiberri.
- SALAZAR, B. (1989) : *Approche du fonctionnement énonciatif dans le discours conversationnel et le discours littéraire – Le cas des déictiques spatiaux de l'espagnol*. Thèse de Doctorat d'État. Université de Toulouse-Le Mirail.
- SCHMIDELY, J. (1978) : « Les démonstratifs neutres de l'espagnol ». *Les Langues néo-latines*, 227, pp. 33-40.
- VICENTE MATEU, J. A. (1994): *La deixis: Egocentrismo uy subjetividad en el lenguaje*. Murcia: Universidad de Murcia.